

Roch-Olivier Maistre,
Président du Conseil d'administration
Laurent Bayle,
Directeur général



Lundi 15 et mardi 16 mars
Christophe
« *Ma barrière de corail...* »

Vous avez la possibilité de consulter les notes de programme en ligne, 2 jours avant chaque concert,
à l'adresse suivante : www.citedelamusique.fr

LUNDI 15 ET MARDI 16 MARS – 20H

Salle des concerts

Christophe

« *Ma barrière de corail...* »

Première partie :

Christophe

entracte

Deuxième partie :

Zerkalo

Victoria Lukas, chant

Julia Pello, vidéaste

Christophe

Christophe, voix

Christophe Van Huffel, guitare, direction d'orchestre

Pascal Charpentier, piano, codirection d'orchestre

Renaud Gabriel Pion, saxophone, synthétiseur

Steve Arguelles, batterie

Gail Ann Dorsey, basse

Ensemble Musiques Nouvelles

Julia Pello, vidéaste

Le concert du 16 mars est diffusé en direct sur les sites Internet www.citedelamusique.fr, www.sallepleyel.fr et www.arteliveweb.com. Il y restera disponible gratuitement pendant deux mois.

Fin du concert vers 22h40.

Christophe

À l'origine, en cet été 1965 où on l'entendait partout crier Aline (pour qu'elle revienne) à en percer la membrane des transistors, personne n'aurait imaginé que Christophe deviendrait quarante-cinq ans plus tard l'insaisissable démiurge de la chanson française. Sans aucun doute, après la disparition d'Alain Bashung, le dernier de ces créateurs multi-sensoriels qui auront entre les frontières étroites de notre hexagone envisagé les disques et les concerts comme autant d'odyssées vers l'inconnu, conjugué recherche sonore et succès public, audace poétique et mots bleus – parfois bleuets –, primitivisme rock'n'roll, sophistication symphonique et microchirurgie technoïde.

Daniel Bevilacqua, baby-boomer de Juvisy-sur-Orge, a grandi entre deux fantasmes : la *Dolce Vita* de ses origines italiennes et *La Fureur de vivre* de ses premières amours en cinémascope. Devenu Christophe, il restera éternellement ce funambule suspendu entre les paradis perdus méditerranéens et les mirages hollywoodiens, insensible aux vertiges que sa musique procure à tant d'autres. *Comm' si la terre penchait*, dit le titre de son avant-dernier album, et c'est précisément cette instabilité chronique, cette impression de tangage permanent, ses flirts en alternance avec la beauté suprême et l'ornement kitsch, qui rendent l'art de Christophe si unique et fragile. Au temps de *Salut les copains*, il était déjà un Beau Bizarre qui construisait des Marionnettes comme Phil Spector tirait les ficelles de ses Ronettes. Après une première évasion – dans un cirque ! –, ce forain céleste traversera les années soixante-dix en apesanteur, dandy grandiloquent et génial dont les concerts rivalisaient avec ceux de Polnareff en matière de mise en scène cosmique. Chez lui, pourtant, jamais de calcul mégalomane, à peine cette intuition narcissique que la chanson est un miroir qu'il convient toujours de fracasser et de recoller, si possible dans le désordre de l'instant, dans un jeu de trompe-l'œil musical dont il est le seul à maîtriser les règles.

Sur la pochette de son dernier album paru en 2008, *Aimer ce que nous sommes*, il apparaît justement à travers un composite de photos qui traduisent d'emblée ce que l'on découvrira à l'intérieur : un long métrage sonore en abîme, à la maîtrise inouïe et au générique insensé. Qui d'autre que Christophe, franchement, pourrait réunir sous les mêmes lambris la voix fantomatique d'Isabelle Adjani et les percussions herculéennes de Carmine Appice, la trompette d'Erik Truffaz croisant dans les airs celle de Jac Berrocal, les orchestrations extravagantes du brésilien Eumir Deodato et les microclimats électroniques du mexicain Murcof, les mots coupants de Florian Zeller et les chœurs ébréchés de Sara Forestier... Christophe a atteint l'âge où d'autres font leur tournée d'adieux et surveillent leur prostate, il apparaît pourtant toujours comme ce petit hibou juvénile qui se couche à l'heure du laitier et se réveille à celle des joueurs de pokers. Son cerveau est à l'évidence configuré comme un kaléidoscope où se mélangent des époques et des sons, l'érotisme suranné des pin-up dont les résilles se reflètent dans les chromes des juke-boxes et des Ferrari, les néons d'un Berlin plongé dans la nuit expressionniste, les paysages inaltérés d'un inframonde digital, les parfums mêlés des Passagères, de la Petite fille du troisième et de celle du soleil, de la Señorita ou de Magda. Il collectionne les vieilles bobines de films et son œil en est le projecteur, ses disques l'écran hypersensible, tactile, virtuel, virtuose.

À l'heure où les chanteurs sont de plus en plus encombrants, bavards, pressés, Christophe est rare. On change plus fréquemment de président de la République qu'il ne paraît d'albums de Christophe. Aucun, hormis un album de reprises, entre 1980 et 1996, date d'un retour de flamme titré *Bevilacqua*. Deux autres seulement depuis. Et des concerts où généralement son répertoire est totalement ravalé, réinvesti comme une terre vierge, où Aline ressemble à Alien et ses Succès fous à des succès flous. Car Christophe n'est pas ingrat avec ses chansons d'hier, même les plus légères. Il sait qu'il leur doit d'être encore debout, d'avoir le privilège de faire des disques aventureux et des spectacles dans les endroits les plus prestigieux. Les jardins du château de Versailles au cours de l'été 2009 où, en roi soleil de la pop frenchy, il rayonna de mille feux, le Théâtre Marigny cet hiver et donc la Cité de la musique aujourd'hui. La tournée se poursuit jusqu'à fin 2010, mais les 15 et 16 mars s'annoncent comme une apothéose avec quelques mois d'avance. Christophe promet d'y dévoiler un nouveau « film », peut-être les premiers plans du nouvel album sur lequel il travaille déjà, des pans entiers de *Aimer ce que nous sommes*, et la somme de ce que nous aimons chez lui : ses (dé) compositions aux architectures novatrices, son vibrato polyphonique, ses décors et les invités toujours inattendus qui s'y glissent... Tout ce qui fait qu'à lui seul, Christophe est déjà une cité de la musique.

Christophe Conte